



Botox ou esthétique ?

Meliha Serbes
> P. 3

D'Anchorage à l'IA comparant Hüseyin Latif, Michel Houellebecq et Selçuk Altun



Dr Hüseyin Latif > P. 5

Le partenariat stratégique turco-sénégalais

Après la visite d'État très réussie du président sénégalais Bassirou Diomaye Faye en octobre 2024, c'était au tour du Premier ministre de cette république sœur, Ousmane Sonko, d'effectuer une visite officielle en Turquie en août dernier.

Eren M. Paykal > P. 8



Aujourd'hui la Turquie



246 F.9 €
N° ISSN : 1305-6476

Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal

JOYEUX ANNIVERSAIRE 20 ANS



Le Cri du monde

Par une fraîche soirée d'été à Oslo...

Dr Gözde Kurt Yılmaz > P. 8

100 TL - 9 euros



www.aujourdhuilaturquie.com

Le Journal francophone de la Turquie numéro 246, Septembre 2025



Dr Mireille Sadège

Docteur en histoire des relations internationales

Quand le drone devient un art visuel

Graphiste et photographe de formation, Ersin Üçkardeş s'est passionné pour le pilotage de drone, au point d'en faire un véritable outil professionnel. De l'immobilier au tourisme, en passant par l'événementiel et les réseaux sociaux, il explore toutes les facettes de cette technologie qui révolutionne l'image. Il revient pour nous sur son parcours, les défis techniques et réglementaires, l'apport de l'intelligence artificielle et les nouvelles perspectives offertes par le drone dans le cinéma, la mode et la communication.

Vous êtes graphiste et photographe, et pourtant vous êtes devenu aussi pilote de drone. Comment cette aventure a-t-elle commencé ?

J'ai toujours été curieux des nouvelles technologies. Que ce soit un nouvel appareil photo, un logiciel, un téléphone ou un ordinateur, j'aime explorer leurs possibilités. Quand les premiers drones ont commencé à être accessibles au grand public, je n'ai pas résisté à l'envie de tester. Au début, c'était un simple loisir, presque un jouet high-tech que j'utilisais pendant mes séjours à Datça, dans des paysages magnifiques.

Mais très vite, j'ai compris que cela pouvait devenir bien plus qu'un passe-temps.

Un jour, un client m'a demandé si je pouvais lui fournir quelques images aériennes pour son projet.

J'ai essayé... et ça a tout changé. Les retours ont été immédiats : les images

plaisaient, elles

étaient percutantes, originales.

> P. 9

Le sommet d'Anchorage entre les États-Unis et la Russie et ses conséquences : vers une issue du conflit en Ukraine ?



Dr Olivier Buirette

C'est sans doute un des événements internationaux les plus marquants de cet été

2025, à savoir le retour des sommets USA-Russie dont le dernier remonte à la présidence de Joe Biden à Genève le 16 juin 2021 - un moment important où Vladimir Poutine avait alors rappelé les fameuses « lignes rouges » que l'Occident ne devait pas franchir. On connaît bien sûr la suite tragique de tout cela.

On rappellera aussi que Vladimir Poutine et Donald Trump s'étaient rencontrés déjà lors du premier mandat de ce dernier.

Depuis, le conflit latent entre la Russie et l'Ukraine - commencé en fait en 2014 avec l'annexion de la Crimée et la guerre du Donbass - devait entrer dans une phase plus active avec cette guerre entre les deux pays qui éclata le 24 novembre 2022 et que Moscou qualifie encore d'« opération militaire spéciale », mais qui fut bel et bien un début d'invasion.

> P. 2



Le Cygne au château

Hüseyin Latif et Meliha Serbes > P. 7

Retour sur...

Les petits réacteurs nucléaires...
Charlotte Gautier, p. 2

Fixer des limites, Derya Adigüzel, p. 4

Mufasa, le roi de Milele,
Simruğ Bahadır, p. 12

Festival d'Avignon : du Rhône au Bosphore



Jean Michel Poucault > P. 10

ZAD



Ali Türek > P. 9

Le sommet d'Anchorage entre les États-Unis et la Russie et ses conséquences : vers une issue du conflit en Ukraine ?

(Suite de la page 1)

Bien que la réunion de Berlin fût considérée comme « insignifiante » par la Russie, il n'en demeure pas moins que pour l'Ukraine il était hors de question de céder quoi que ce soit en réaffirmant l'exigence d'un retour aux frontières d'avant 2014.

Que retenir donc de ce vendredi 15 août en Alaska pour ce qui restera dans l'Histoire comme le sommet de la base aérienne d'Elmendorf-Richardson au nord d'Anchorage ?

Au lendemain de la rencontre, beaucoup d'interrogations demeurent. À commencer par celle de l'aboutissement d'un cessez-le-feu qui ne fut pas obtenu lors de la rencontre. Les premières réactions internationales parlent de points gagnés par la Russie dans son retour sur la scène internationale. L'image d'un Poutine fleurissant les tombes des parachutistes soviétiques morts en Alaska pendant la Seconde Guerre mondiale restera aussi quelque chose de marquant. Toutefois, rien ne devait vraiment sortir de ce sommet, si ce n'est l'amorce d'un éventuel processus vers une éventuelle paix.

Le sommet du 15 août aura été court. Peu d'informations ont été divulguées lors de la conférence de presse qui a suivi, si ce n'est que l'entente évoquée entre les États-Unis et la Russie sera ensuite proposée à l'Ukraine et transmise à l'UE et à l'OTAN pour information.

De son côté, la coalition des volontaires réunissant l'UE et le Président Zelensky devait aboutir à un rappel d'une position qui n'a pas varié, à savoir : pas d'échanges de territoires et pas question non plus de céder ce qui a été annexé par la Russie depuis 2022, et de manière générale, le rappel de la nécessité de la récupération de l'intégrité territoriale de l'Ukraine depuis 2014 - soit le Donbass et la Crimée comme nous l'avons évoqué plus haut.



C'est donc avec le rappel de cette position forte que la rencontre du 18 août eut lieu à Washington avec le président Trump, le président ukrainien Zelensky, et des représentants européens de la coalition des volontaires.

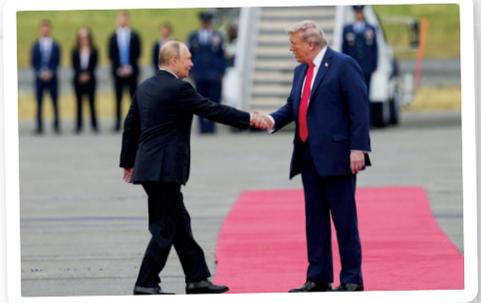
Le président Trump devait rappeler de son côté que les prérequis d'un éventuel accord étaient qu'il n'y aurait pas de retour de la Crimée à l'Ukraine et pas d'entrée de cette dernière dans l'OTAN. Que dire alors de la rencontre du 18 août à Washington et du résumé des

décisions prises suite à ce meeting entre les principaux représentants de l'UE, Donald Trump et donc Volodymyr Zelensky ?

Une première rencontre bilatérale est manifestement acquise d'ici septembre, entre les chefs d'États russe et ukrainien. Celle-ci sera suivie par une rencontre trilatérale : États-Unis Russie Ukraine, sans doute avec un appui européen, le tout sur fond des fameuses garanties de sécurité pour l'Ukraine que les États-Unis mais aussi les Européens assureraient.

Au moment où nous terminons cet article, soit le 19 août 2025, il n'est donc pas question de cessez-le-feu ni de signature d'un accord de paix, et pas plus de concessions territoriales - du moins pour le moment, le président ukrainien renvoyant cette question à sa rencontre prévue avec le président russe.

Que conclure donc de cette rencontre entre Vladimir Poutine et Donald Trump en Alaska, et de ce qui a suivi entre les 15 et 19 août ? Pour ma part, cela me rappelle les deux sommets internationaux



du premier mandat de Donald Trump avec le leader de la Corée du Nord, Kim Jong Un. On avait là aussi frôlé le pire. Le premier sommet à Singapour, le 12 juin 2018, avait montré ses limites, même si on était resté sur des intentions de paix communes. Il fut suivi le 30 juin 2019 par les images impressionnantes du franchissement de la ligne de démarcation entre les deux Corée (la DMZ à Panmunjom) par Donald Trump et le numéro un nord-coréen.

À ce jour, il ne reste plus grand-chose de cette amorce de détente entre les États-Unis et la Corée du Nord, si ce n'est une ébauche d'ouverture qui sera peut-être reprise un jour.

Sur le conflit entre la Russie et l'Ukraine, qui dépasse à présent presque 1,5 millions de morts ou blessés civils et militaires des deux côtés, essayons de garder une note d'espoir également, en disant que tout aussi spectaculaires qu'auront été ces derniers jours, ceux-ci auront peut-être contribué à faire avancer la cause de la paix dans la tragédie qu'est cette guerre. Nous reviendrons sur les suites de tout cela dans un prochain article.

Ce qu'il faut surtout retenir du sommet d'Anchorage, c'est finalement qu'il a enclenché un processus. Et c'est important.

Les petits réacteurs nucléaires modulaires (SMR) : une opportunité pour le secteur nucléaire ?

Les petits réacteurs modulaires (Small Modular Reactors) suscitent un intérêt croissant de la part de la filière du nucléaire en tant que solution potentielle pour la transition énergétique. De par leur conception modulaire, ils offrent la possibilité d'être produits en série, vecteur d'une réduction significative des coûts de production. Malgré les avantages théoriques, la réalité du marché reste complexe, et les projections concernant leurs effets positifs varient.



Les SMR, objet de développement de nombreux projets

Selon l'Agence internationale de l'énergie atomique (AIEA), plus de 70 modèles commerciaux de SMR sont actuellement en développement, avec des applications diverses notamment dans la production d'électricité, le chauffage ou encore le dessalement de l'eau. Parmi les acteurs de cette révolution, la start-up Naarea, fondée en 2020 par Jean-Luc Alexandre, ancien d'Alstom et de Suez. L'entreprise entend casser les codes de l'industrie nucléaire traditionnelle en misant sur un modèle de réacteur encore plus com-

l'industrie spatiale. Outre Naarea, d'autres acteurs internationaux comme Nuward (filiale d'EDF) ainsi que d'autres entreprises russes ou américaines se sont lancés dans la course à l'innovation dans le domaine, développant chacun leur propre modèle.

Le fonctionnement des SMR

Réacteurs à faible puissance (généralement inférieure à 300 MW), les SMR sont conçus pour être produits en série, dans les usines et non sur site comme les grandes centrales nucléaires, permettant ainsi une réduction des coûts de production. Leur fonctionnement repose

sur des technologies variées : certains utilisent des réacteurs à eau pressurisée, semblables à ceux des grandes centrales, tandis que d'autres explorent des concepts plus innovants comme les réacteurs à sels fondus et à neutrons rapides, à l'instar du projet de Naarea. L'objectif de ces réacteurs est de fournir une énergie décarbonée et continue à des sites industriels isolés ou des infrastructures à forte demande énergétique. Cette innovation est envisagée comme une solution complémentaire aux énergies renouvelables. Toutefois, bien que les perspectives de déploiement à grande échelle soient intéressantes, il subsiste un flou concernant la compétitivité des SMR par rapport à d'autres sources d'énergie.

Un marché limité

Présentés comme la solution de demain, les SMR sont malgré tout confrontés à des défis majeurs. Tout d'abord, la taille du marché des petits réacteurs reste limitée. Le nucléaire, bien que source d'énergie stable, représente seulement 10 % de la production d'électricité mondiale, et

ne devrait pas connaître une croissance spectaculaire dans les années à venir du fait de la concurrence croissante des énergies renouvelables. De surcroît, les coûts de production restent encore élevés en raison de la lenteur de leur développement industriel. Chaque projet nécessite des investissements colossaux et la perspective d'une réduction des coûts de production tient à la condition d'un développement de cette technologie à grande échelle. Le secteur reste dominé par un nombre réduit de fabricants, compliquant la perspective d'une production en série. Aussi, les exigences géopolitiques autour du nucléaire tendent à rendre difficile l'harmonisation des standards techniques au regard des préoccupations stratégiques et sécuritaires de chaque pays.

Un secteur qui semble donc prometteur, mais dont l'avenir dépend des investissements dans ces technologies afin de permettre un déploiement à grande échelle et s'assurer de leur viabilité à long terme.



Meliha Serbes

MODE

Savez-vous vraiment ce qu'est le Botox ? Le Botox, ou toxine botulinique, est une protéine neurotoxique produite par une bactérie anaérobie appelée *Clostridium botulinum*. En pratique clinique, la forme la plus couramment utilisée est la toxine botulinique de type A. Autrement dit, une sécrétion produite par une bactérie est injectée dans le corps. On sait que son effet dure entre 3 et 6 mois, mais qu'advient-il ensuite ? Cette substance disparaît-elle complètement ? Ou bien, comme pour certains fillers appliqués aux fesses, peut-elle migrer ailleurs, par exemple vers le dos ? Peut-elle circuler dans l'organisme ? J'ai étudié différents cas à ce sujet. Tout bien considéré, il s'agit d'une substance étrangère injectée dans le corps, et celui-ci peut très bien ne pas l'accepter.

D'autre part, certaines personnes estiment que les grandes opérations ou interventions par fillers pourraient être remplacées par des crèmes, des sérums ou des soins cutanés externes. Je pense que le secteur cosmétique a effectivement un rôle à jouer, mais dans une certaine limite.

Quand on demande à des célébrités : « Avez-vous déjà eu recours à l'esthétique ? », si elles n'ont pas subi d'opérations chirurgicales mais seulement reçu du Botox ou des injections de fillers,

Botox ou esthétique ?

elles répondent souvent « non, je n'ai pas fait d'esthétique ». Pourtant, tout acte pratiqué sur la peau, toute intervention, ne sont-ils pas une forme d'esthétique ? Selon la définition du mot, « adjectif, médecine : Méthodes appliquées pour corriger ou embellir un organe défectueux : chirurgie esthétique ».



Si les interventions dites esthétiques avaient réellement pour but, comme le suggère le terme, d'« embellir » ou de « parfaire », les résultats ne seraient pas laids. Le lifting français, le lifting cervico-facial, le jawline, la chirurgie des yeux en amande, les nez en toboggan, les sourcils relevés, l'otoplastie (oreilles décollées), les chirurgies du menton, les chirurgies mammaires ou fessières, les muscles artificiels, la greffe de cheveux, l'esthétique dentaire et buccale, le remodelage corporel... la liste est longue. Certaines de ces pratiques nécessitent une chirurgie, d'autres sont non chirurgicales.

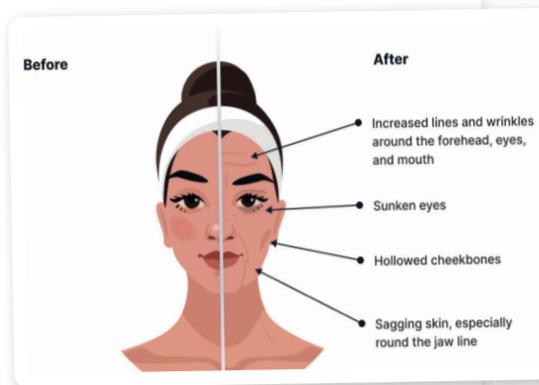


Parfois, ces interventions esthétiques peuvent réellement transformer une vie. Le sourire d'un enfant né avec une fente labio-palatine corrigée (anomalie congénitale d'origine génétique ou environnementale) n'a pas de prix.

Mais qu'en est-il des patients qui, pleins d'espoir, se lancent dans une intervention esthétique et en ressortent avec une catastrophe ? Dans la rue, dans le métro, combien de femmes ou de jeunes filles voyons-nous chaque jour avec des lèvres visiblement sur-remplies et ratées ? Les rhinoplasties avec des narines trop petites, ou des nez en toboggan sont devenues monnaie courante. Pourquoi cette banalisation ? Est-ce uniquement l'effet des réseaux sociaux ? Ou bien l'influence des médias américains ?

Une autre tendance venue des États-Unis souffle également chez nous : l'injection amaigrissante. Ce médicament, à l'origine développé pour le traitement du diabète de type 2, appartient à la classe des analogues du peptide-1 de type glucagon (GLP-1). Il mime l'hormone naturelle GLP-1, stimulant ainsi la sécrétion d'insuline par le pancréas et réduisant l'appétit, ce qui entraîne une perte de poids.

Commercialisé pour la première fois en 2019, il n'a pas encore ré-



vélé tous ses effets secondaires. Utilisé dans un but amaigrissant, de nouveaux effets indésirables sont rapportés : rides accentuées, structure osseuse plus saillante, relâchement cutané, lèvres amincies, orbites creuses... Des études existent même sur ces modifications du visage et la perception qu'elles entraînent dans l'opinion publique. Les recherches restent limitées, mais l'existence même de ce risque mérite déjà l'attention.

Et puis, il y a les filtres d'Instagram, TikTok et autres plateformes. Une application (que je ne nommerai pas) est devenue tellement populaire que toutes les célébrités l'utilisent, et parfois même des proches autour de nous : on le remarque immédiatement lorsque la personne est différente en ligne et dans la réalité. Ces standards de beauté uniformisent tout le monde. Des centaines de patients se rendent chez les médecins avec une photo en main, en disant : « Je veux ressembler à ça ». Mais jusqu'où iront ces opérations irréversibles ?

* Meliha Serbes (Pharmacienne, titulaire du diplôme de l'Université de Marmara, Faculté de Pharmacie)

Des pesticides détectés dans des protections hygiéniques : les ONG tirent la sonnette d'alarme

Une enquête menée au Royaume-Uni en mai dernier par plusieurs ONG, dont Pesticide Action Network UK, révèle des niveaux inquiétants de glyphosate dans plusieurs marques de tampons distribués dans le pays. Les organisations appellent à une régulation renforcée en raison des nombreux risques pour la santé.



Une quinzaine de marques concernées

Des résidus de pesticides, notamment de glyphosate, ont été retrouvés dans des tampons hygiéniques commercialisés au Royaume-Uni. Ce nouveau rapport, réalisé par des ONG spécialisées dans la surveillance des substances chimiques agricoles, incrimine plus d'une quinzaine de marques actuellement sur le marché. Selon leurs résultats, certains produits présentaient des concentrations de glyphosate atteignant 0,004 mg/kg, soit 40 fois la limite autorisée dans l'eau potable, fixée par la réglementation européenne à 0,0001 mg/kg.

Le glyphosate est un herbicide couramment utilisé dans la culture du coton, matière première de nombreux tampons. L'enquête souligne également la présence d'AMPA, un produit de dégradation

chimique du glyphosate, ce qui témoigne d'un usage intensif en amont, dès la production agricole.

Des risques pour la santé préoccupants

Bien que le glyphosate soit autorisé dans plusieurs pays, il fait depuis des années l'objet d'un débat scientifique et sanitaire. En 2015, le Centre international de recherche sur le cancer (CIRC), une agence de l'Organisation mondiale de la santé (OMS), l'a classé comme substance « probablement cancérigène pour l'homme ». Outre ce risque, le glyphosate est également suspecté d'avoir des effets perturbateurs sur le système hormonal, d'altérer la fertilité et de contribuer à l'apparition de maladies chroniques, notamment rénales ou neurologiques. Dans le cas des tampons, l'inquiétude est d'autant plus grande que le produit est en contact direct avec la muqueuse vaginale, une zone très perméable. Cela pourrait favoriser une absorption directe des résidus chimiques, même à faibles doses, dans le système sanguin. « Les femmes, les jeunes filles et les personnes qui ont leurs règles utilisent en moyenne 11 000 produits menstruels jetables au cours de leur vie. Malgré l'utilisation pro-

lique de ces produits, l'impact potentiel sur la santé des substances chimiques qu'ils peuvent contenir reste largement ignoré », rappelle l'ONG Pesticide Action Network, co-auteur du rapport.

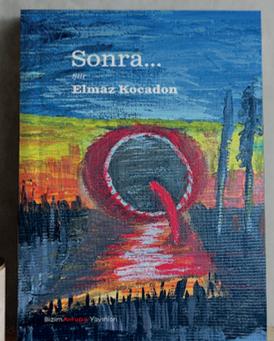
Un appel à une régulation renforcée

En l'absence de réglementation spécifique sur les résidus de pesticides dans les protections périodiques, PAN UK appelle à une réaction des autorités de santé britanniques et européennes. L'ONG réclame la mise en place de seuils de résidus tolérables pour les produits d'hygiène intime, à l'image de ce qui existe pour les denrées alimentaires, ainsi que des tests systématiques et indépendants sur les matières premières utilisées, et une transparence totale de la part des fabricants sur la composition de leurs produits. Cette enquête relance le débat sur la réglementation des protections menstruelles, encore peu encadrées malgré leur usage quotidien et prolongé. En France, l'Agence nationale de sécurité sanitaire (Anses) avait déjà recommandé en 2018 de surveiller la composition de ces produits, sans pour autant imposer de norme contraignante.

* Charlotte Gautier

“Gecenin kucagina oturdum ve yalnızca karanlıkta konuştum dost olduk birbirimize sonra...
Yorgan gibi çektim onu üstüme ikimiz kaybolduk birbirimizin içinde. Seher vaktinde güneşi beklerken yalnızdım gene.”

elmaz kocadon



Sonra

Le gouvernement Bayrou et ses ministres millionnaires

Le 10 juin dernier, la Haute Autorité pour la transparence de la vie publique (HATVP) a publié les déclarations de patrimoine des membres du gouvernement Bayrou. Un des gouvernements les plus fortunés de la Ve République.

2,6 millions de patrimoine en moyenne

Sur les 36 ministres et secrétaires d'État, 22 disposent d'un patrimoine net dépassant le million d'euros, portant la moyenne à 2,6 millions d'euros par membre du gouvernement. Un accroissement du patrimoine de l'exécutif qui n'a cessé de croître depuis l'arrivée au pouvoir d'Emmanuel Macron, selon une enquête publiée par *Le Monde*. Au sein du précédent cabinet d'Elisabeth Borne, 19 ministres dépassaient le seuil du million d'euros de patrimoine, avec une moyenne s'élevant à 1,5 million d'euros en moyenne par membre du gouvernement.

Ferracci, Lombard et Dati sur le podium

Le ministre délégué à l'Industrie, Marc Ferracci, arrive en tête de ce classement avec un patrimoine évalué à près de 23 millions d'euros. Cette fortune provient essentiellement de ses participations dans la société Ferracci Conseil,

active dans le conseil en stratégie et la comptabilité, ainsi que dans plusieurs holdings familiales. Juste derrière lui, Éric Lombard, ministre de l'Économie, détient environ 21 millions d'euros, patrimoine principalement constitué d'investissements immobiliers à Paris et dans la région lyonnaise, ainsi que de parts dans Amundi, une société spécialisée dans la gestion d'actifs. Rachida Dati, ministre de la Culture, occupe la troisième place avec un patrimoine estimé à plus de 6 millions d'euros, comprenant notamment un appartement parisien et des placements financiers. Elle est cependant au cœur d'une polémique après que *Libération* ait révélé une omission dans la déclaration de bijoux d'une valeur de 420 000 euros, qu'elle conteste, assurant sur *France Inter* n'avoir « rien à régulariser ».

Des déclarations plus modestes

À l'opposé du spectre, certains ministres affichent des patrimoines plus modestes.



Gérald Darmanin, ministre de la Justice, a ainsi déclaré environ 80 000 euros, essentiellement composés d'épargne liquide et d'un véhicule personnel, faisant de lui le dernier du classement. Manuel Valls, ministre des Outre-mer, fait état d'un patrimoine proche de 130 000 euros, constitué d'un appartement à Paris et de quelques placements.

Quant au Premier ministre François Bayrou, il a déclaré un patrimoine

d'environ 1,34 million d'euros, principalement axé sur l'immobilier : une maison individuelle de 225 m² dans les Pyrénées-Atlantiques, estimée à 550 000 euros, un appartement de 40 m², près de 3,5 hectares de terres agricoles, ainsi qu'un appartement de 50 m² à Paris. À l'inverse des ministres les plus fortunés, il ne possède pas de participations financières importantes.

* Charlotte Gautier



Derya Adıgüzel

Le principe de cause à effet est l'une des règles fondamentales de la vie. On récolte ce qu'on sème. Fumer peut entraîner des quintes de toux, voire un cancer du poumon. Dépenser trop, c'est recevoir un avertissement de votre banque, et vous pourriez même souffrir de la faim, faute de moyens. En gérant son budget judicieusement, on peut payer ses factures tout en ayant assez d'argent pour les courses.

Mais parfois, on ne récolte pas ce qu'on sème, car c'est quelqu'un d'autre qui vient récolter. Si votre mère vous en-

Fixer des limites

voyait de l'argent pour couvrir chaque fois que vous vous endettez ou que vous dépassez votre limite de crédit, vous ne subiriez pas les conséquences de vos extravagances. Votre mère vous protégerait des conséquences naturelles : être poursuivi par les banques, ou avoir faim.

Comme l'illustre cet exemple, le principe « récoltez ce que vous semez » peut être perturbé de l'extérieur. Et ceux qui s'engagent généralement dans ces interventions sont souvent des personnes sans limites. Tout comme on peut défier la gravité en attrapant un verre qui tombe de la table, on peut perturber le principe

de cause à effet en intervenant et en sauvant ceux qui ne sont pas conscients de leurs responsabilités. Sauver quelqu'un des conséquences naturelles de ses actes, c'est l'encourager à poursuivre son comportement irresponsable.

Le principe « récoltez ce que vous semez » ne disparaît pas ; il s'applique toujours. Cependant, ce n'est pas la personne qui commet le mal qui en subit les conséquences, mais quelqu'un d'autre.

Aujourd'hui, on appelle « addict aux relations » celui qui secourt constamment quelqu'un. En réalité, les personnes dépendantes aux relations, sans limites, sont la « seconde signature » dans la vie d'individus irresponsables. En fin de compte, elles doivent payer les factures physiques, émotionnelles et spirituelles, et la prodigalité de l'autre se poursuit sans conséquence, car la personne continue d'être aimée, flattée et traitée avec bienveillance. Fixer des limites permet d'empêcher les personnes dépendantes de faire obstacle à la loi du « récolte ce que l'on sème » dans la vie de leurs proches. Les limites forcent ceux qui sèment à récolter.

Se confronter à quelqu'un qui refuse d'assumer ses responsabilités ne suffit pas. Les personnes qui partagent leurs frustrations avec vous disent souvent : « Mais je ne fais que le balancer au visage de mon ami. Je lui ai dit à plusieurs reprises ce que je pensais de son comportement et qu'il devait changer. » En réalité, cette personne ne fait que reporter le problème sur son ami. Et comme son comportement ne le dérange pas, cette personne ne ressent pas le besoin de changer. Se confronter à quelqu'un qui refuse d'assumer ses responsabilités n'est pas pénible, mais les conséquences peuvent l'être.



Lorsque les personnes « à charge » se confrontent à celles qui nient leur responsabilité, elles se font violence et s'attirent soucis et difficultés, alors qu'elles ont simplement besoin de cesser d'interférer avec les règles de semis et de récolte dans la vie de quelqu'un d'autre.

Quand on entend parler de limites ou de responsabilité dans sa vie, on dit souvent : « C'est tellement égocentrique... On devrait s'aimer et être bienveillant envers soi-même. » Ou alors, on devient égocentrique et égoïste, ou lorsqu'on rend service à quelqu'un, on se sent « coupable ». Voilà les conséquences d'une mauvaise perspective sur la responsabilité. La loi de la responsabilité implique d'aimer les autres. Si vous n'aimez pas les autres, vous n'assumez pas pleinement votre responsabilité, car vous n'avez pas pris soin de votre propre cœur.

Traitez les autres comme vous aimeriez être traité. Face à une situation difficile, impuissants, nous souhaitons naturellement être aidés et recevoir des choses. C'est un aspect crucial de notre responsabilité.

Mais un aspect important de la responsabilité envers autrui ne consiste pas seulement à donner et à aider, il consiste aussi à fixer des limites aux comportements nuisibles et irresponsables. Il n'est pas juste de protéger ou de sauver quelqu'un des conséquences de son propre comportement, car la seule conséquence d'un tel comportement est de le voir se reproduire à l'avenir.





Dr Hüseyin Latif

Docteur en histoire des relations internationales

Le mois dernier, j'avais commencé à mon article par ce constat : « Le mois de juillet a été marqué par les incendies et les inondations. » Ce mois-ci, c'est hélas pareil.



Nous attendions tous le 15 août avec impatience, chacun pour sa propre raison. Pour ma part, je veux que cesse la guerre. Partout. À Gaza, en Ukraine et en bien d'autres endroits sur terre. Il faudra négocier pour que les gens ne meurent pas. C'est peut-être une grande utopie romantique... Je refuse de vivre avec l'inflation, la peur de la guerre. Et je refuse donc que certains s'enrichissent en vendant des armes.

Pour ce numéro, j'ai demandé à mon ami, notre chroniqueur Olivier Buirette, d'écrire à propos de la rencontre Poutine-Trump.

Je viens de lire simultanément trois livres différents. Le premier était le nouveau livre de Selçuk Altun, *Öpsem Öldürürler Öpsemem*



D'Anchorage à l'IA comparant Hüseyin Latif, Michel Houellebecq et Selçuk Altun

Öldüm, publié par Türkiye İş Bankası Kültür Yayınları. *Si je l'embrasse, ils me tueront ; si je ne l'embrasse pas, je suis mort*. Comme tous ses romans, captivant.

Mon deuxième livre était déjà dans ma bibliothèque depuis sa sortie. C'est *Anéantir* de Michel Houellebecq. Un de mes écrivains préférés, car il décrit la vie. Il a fait des études d'ingénieur agronome, comme moi. Et le troisième est *Hacim Hesabi Üzerine*, I. Cilt (*Le Volume du temps*, tome I) d'une écrivaine danoise, Solvej Balle, qui a eu un grand succès bien que son livre ait été publié à compte d'auteur sur l'île de Årø.

Le 23 août matin, j'ai eu la surprise de voir la photo d'Aslı Üstök, une de mes anciennes collègues, sur la page du *Monde*. Aslı était le premier témoin dans la série

de reportages sur l'immigration en France intitulée *Exils. Quitter son pays, en découvrir un nouveau, y trouver une place*.

Je voudrais également écrire un peu sur des sujets d'actualité. Le célèbre journaliste Cüneyt Özdemir, qui compte plus d'1,7 million d'abonnés, prévoit de publier le livre qu'il a fait

rédigé par quatre applications d'intelligence artificielle différentes dans son émission quotidienne sur YouTube. Bien que j'utilise fréquemment l'intelligence artificielle, omniprésente dans tous les médias, j'ai décidé de faire un essai particulier avec une comparaison. J'ai demandé à l'IA de comparer deux auteurs que j'ai pratiquement tous lus, Michel Houellebecq et Selçuk Altun, qui semblent n'avoir aucun lien entre eux, à... moi-même (humblement !). Et la réponse m'a vraiment beaucoup surpris. Si cela vous intrigue, je vous invite à la lire...

« Hüseyin Latif, Michel Houellebecq et Selçuk Altun, bien que très différents dans leur style et leur approche, partagent un même intérêt pour la condition humaine face au temps et à la modernité, ainsi qu'un lien fort avec la culture.

Chez Hüseyin Latif, l'univers littéraire se nourrit de la nostalgie d'Istanbul, de la mémoire urbaine et d'une observation socioculturelle empreinte d'une douce critique de la modernité. Son regard, mélancolique et contemplatif, s'ancre dans l'héritage culturel turc et ottoman. Il écrit dans une langue poétique et fluide, où la musicalité des phrases et les références culturelles locales construisent une atmosphère cha-

leureuse et intime, comme celle d'un ami qui raconte ses souvenirs.

Michel Houellebecq, pour sa part, explore l'aliénation moderne, la solitude, la sexualité marchandisée et le désenchantement politique et social. Sa vision du monde, souvent pessimiste, provocatrice et parfois misanthrope, se reflète dans un style sec, clinique et ironique. Alternant le trivial et le philosophique, il confronte le lecteur, le met volontairement dans l'inconfort pour stimuler la réflexion, utilisant fréquemment la polémique comme outil littéraire.

Selçuk Altun, enfin, déploie un univers élégant et cosmopolite, imprégné de bibliophilie, d'art et d'énigmes raffinées. Son ton ironique et raffiné, parfois distancé, traduit une posture d'esthète. Son écriture érudite et sophistiquée, ponctuée de références artistiques et littéraires venues du monde entier, construit des récits comme des puzzles culturels, destinés à séduire un lecteur complice et cultivé.

Si tous trois partagent une forme de mélancolie - douce chez Latif, existentielle chez Houellebecq, esthétique chez Altun -, ils divergent dans leur rapport au lecteur et leur manière d'organiser le récit. Latif privilégie une narration linéaire et apaisée, Houellebecq adopte un cheminement digressif et corrosif, tandis qu'Altun opte pour une architecture narrative ludique et complexe. »

Releaf Paper, la start-up qui révolutionne l'industrie papetière

Co-fondée en 2021 par Valentyn Freshka et Alexander Sobolenko, Releaf Paper est une start-up qui transforme les feuilles mortes en papier écologique. Implantée aujourd'hui à Paris, elle tire parti des déchets végétaux urbains de la capitale pour produire du papier sans recourir à l'abattage d'arbres. Une initiative innovante qui s'inscrit dans une démarche de transition écologique.

Les origines du projet

Releaf Paper est issue de l'idée du jeune start-upper d'origine ukrainienne Valentyn Freshka. Passionné de chimie et de nature depuis l'enfance, il imagine en 2017 cette nouvelle manière d'extraction de cellulose à l'âge de seulement dix-sept ans, dans le cadre d'un concours scientifique de son lycée situé dans la région de Transcarpatie. Encouragé par sa professeure de sciences, il passe plusieurs années à développer son projet en vue de transformer l'industrie papetière et réduire son impact environnemental. La guerre en Ukraine le pousse à s'installer



en France où il poursuit son travail avec succès, inaugurant l'industrialisation de son innovation avec l'implantation de sa première usine dans les Yvelines en 2024.

Une alternative à la déforestation

La start-up utilise 2,3 tonnes de feuilles mortes pour produire une tonne de papier, alors que la méthode traditionnelle nécessiterait l'abattage de 17 arbres. Le processus repose sur l'extraction de la cellulose, fibre végétale naturellement présente dans les feuilles et qui constitue l'élément principal du papier. Après la collecte, les feuilles sont nettoyées, séchées puis transformées en granulés ; ceux-ci subissent ensuite une transformation mécano-chimique douce pour isoler la cellulose et la convertir en fibre utilisée dans la fabrication de papier biodégradable. En plus de préserver les ressources forestières, le processus per-



met de réduire de 78 % les émissions de CO2 par rapport à la production traditionnelle, tout en réduisant la consommation d'eau (environ 4 000 litres contre 60 000 litres).

En collaborant avec des villes comme Paris pour la récupération des feuilles mortes,

Releaf Paper contribue à une économie circulaire locale, réduisant les déchets verts en les recyclant en produits durables.

Une industrialisation à grande échelle

En 2022, Releaf Paper remporte le programme EIC Accelerator de la Commission européenne, permettant de recevoir 2,5 millions d'euros et ainsi construire leur première usine. Aussi, en 2024, le projet finit deuxième du prestigieux Prix des jeunes inventeurs décerné par l'Office européen des brevets. Un succès scientifique donnant lieu à la mise en place de partenariats avec de



nombreuses entreprises internationales à l'instar de l'Oréal, Chanel, Samsung, LVMH, Nestlé... Des collaborations qui témoignent de l'engouement pour les solutions d'emballages durables et l'intégration d'une économie circulaire au sein des grandes marques.

Ce développement permet à la start-up d'agrandir ses ambitions à l'échelle européenne en bénéficiant de soutiens financiers, notamment du programme Horizon Europe qui vise à promouvoir l'innovation durable et la transition écologique. Les projets d'industrialisation ne se limitent pas au continent européen : les entrepreneurs du groupe Releaf espèrent d'ici 2030 conquérir les marchés américains et japonais.

« L'essentiel, c'est le parcours accompli par les élèves, et tout ce qu'ils ont appris »

Dans le cadre de ses activités pédagogiques et culturelles, le lycée français Notre-Dame de Sion d'Istanbul a invité Erwin Aros, Juliette Chassain Aros (artistes lyriques) et Charles Bonnet Léon (claveciniste) pour une série d'ateliers de chant baroque avec des élèves. En leur permettant de vivre l'expérience collective d'une production artistique, suivie du concert final, ces ateliers visent à mettre en valeur la personnalité artistique des élèves. Rencontre avec les artistes.



Pouvez-vous vous présenter à nos lecteurs ?

« Je dirais que je suis un être humain qui a choisi de faire de la musique son moyen d'expression. J'essaie aujourd'hui de transmettre aux autres ce que la musique m'a apporté, car elle a véritablement changé ma vie », déclare Erwin Aros. Il poursuit : « Dès l'enfance, j'ai commencé la musique. Avec mon frère, nous avons des professeurs particuliers qui venaient nous enseigner à domicile, ce qui est très rare pour une famille de milieu modeste. Je ne viens pas d'une famille de musiciens, mais je dirais que je suis issu d'une famille qui savait rêver. Cela nous a permis, à mon frère et moi, de poursuivre des études musicales. Le chant est ensuite arrivé dans ma vie lors d'un concert de charité à Santiago, où l'on m'a demandé de chanter, bien que ce ne fût pas mon domaine de compétence. Après ce concert, une personne est venue m'interpeller pour me dire que j'étais très doué, et elle a insisté pour que je prenne un mois de cours avec elle. C'est grâce à cela que je suis devenu chanteur. »

Charles Bonnet Léon : « Je suis claveciniste, chanteur et étudiant au Conservatoire national supérieur de musique et de danse de Paris. Ma passion pour la musique a commencé dès petit, de mes huit à treize ans j'étais dans l'opéra junior de Montpellier, tout comme Juliette. Étant enfant j'étais chanteur, et pour un spectacle j'ai dû chanter sur un air baroque accompagné par un clavecin. C'est ce moment qui m'a introduit à l'instrument mais aussi au répertoire de la tragédie lyrique. »

Juliette Chassain : « Je ne pourrais pas dire quand a commencé mon parcours dans la mu-

sique, car c'est un élément qui a toujours fait partie de ma vie. Cela dit, c'est devenu une évidence à neuf ans, lorsque je suis montée sur scène pour la première fois dans un petit rôle à l'opéra, dans *Le Duo des Chats* de Rossini. Par la suite, j'ai eu la chance de croiser le chemin d'artistes que j'admire beaucoup : j'ai notamment interprété Didon dans *Didon et Énée* aux côtés de Cyril Auvity à seulement seize ans. Il a été d'un grand soutien et m'a ensuite aidée à préparer le concours d'entrée au Centre de musique baroque de Versailles, que j'ai intégré à dix-sept ans. C'est parce que ces rencontres ont forgé ma vocation que je suis aujourd'hui très heureuse de participer à des projets pédagogiques avec des jeunes, comme ici à Notre-Dame de Sion. »

Quelle place accordez-vous aux projets pédagogiques avec des élèves dans vos activités ?

Erwin Aros explique : « Depuis quelques années, en France, certaines politiques visent à faire intervenir des orchestres et des artistes dans les écoles. Nous avons ainsi appris à travailler avec de jeunes étudiants dans une démarche de partage. D'ailleurs, mêler des professionnels à des jeunes crée souvent quelque chose de magique sur scène. »

« Personnellement, en parallèle de mon cursus, je fais un diplôme d'état de pédagogie au CNSM dans lequel nous sommes formés à des actions de médiation. J'avais déjà eu l'occasion de travailler avec certaines associations comme Cadets en scène à Paris, mais c'est la première fois que je fais un projet d'une telle envergure sur quatre jours se concluant par un spectacle », ajoute Charles Bonnet Léon.

Quels sont, selon vous, les bénéfices de ces interventions pour les élèves ?

« Les élèves avec qui nous travaillons ont environ quinze ans, un âge où l'on est rarement à l'aise avec son corps, avec les

autres, et donc encore moins sur scène. Ce type de programme leur permet d'apprendre le vivre-ensemble et de se confronter à un public : c'est un véritable exercice de confiance en soi (...) Ayant moi-même bénéficié d'un programme pédagogique avec l'Opéra Junior de Montpellier, j'ai appris la vie en apprenant la scène. Je considère le travail artistique comme une véritable école de la vie », déclare Juliette Chassain.

Erwin Aros poursuit : « L'intérêt est de voir leur évolution dans le travail, leur capacité d'attention, car d'un jour à l'autre, nous construisons beaucoup de choses. Monter sur scène devient alors une expérience qu'ils vivent pleinement. En plus, la musique mêle mathématiques, littérature - à travers le travail des textes - et aussi histoire, notamment celle du baroque. C'est un exercice très complet pour des lycéens. »



« À l'inverse, cela nous apporte également beaucoup de joie de voir des enfants chanter des musiques que l'on aime passionnément. Puis d'un point de vue pédagogique, cela nous permet de nous améliorer en travaillant avec des enfants n'ayant jamais fait de musique, on doit réussir à expliquer des choses qui pour nous sont acquises, étant professionnels. On creuse notre réflexion, ce qui nous apporte beaucoup d'ouverture », affirme Charles Bonnet Léon.



Quelle approche adoptez-vous avec les élèves ?

« Au début, nous avons commencé à travailler avec l'ensemble du groupe, mais il s'est avéré plus efficace de les répartir en trois ateliers : un atelier d'apprentissage musical avec Charles Bonnet Léon au clavecin, un de techniques vocales avec Erwin, et un de mise en espace avec moi. Le fait de privilégier des effectifs réduits a permis aux élèves de s'épanouir », déclare Juliette Chassain.

Erwin Aros ajoute : « Il nous a semblé important d'avoir un temps privilégié avec chaque élève afin de connaître leurs ressentis. C'est un véritable projet collaboratif avec les jeunes : nous mêlons nos idées initiales à leurs propositions. Il y a une grande part d'improvisation dans ce programme pour laisser place à la créativité de chacun. »

Comment vous sentez-vous à l'approche du concert ?

« Réussir le spectacle n'est qu'un bonus. L'essentiel, c'est le parcours accompli par les élèves au cours des derniers jours, et tout ce qu'ils ont appris. La scène est un espace magique : même si tout est préparé en amont, le public reçoit autre chose. Il ne faut pas se focaliser sur la perfection, mais profiter du moment de la représentation », déclare Erwin Aros. Juliette poursuit : « Nous espérons pouvoir renouveler cette expérience, peut-être sous la forme d'un rendez-vous annuel, afin de suivre l'évolution des élèves. »

« Le projet de cette année était un test pour nous, mais nous souhaiterions que cela continue les années suivantes, nous avons encore des ressources supplémentaires pour revenir proposer des projets encore plus complets et plus grands », conclut Charles Bonnet Léon.

* Propos recueillis par Mireille Sadège et Charlotte Gautier



Édité et Distribué en France par Les Éditions CVMag sarl, 1-3 rue d'Enghien 75010 Paris - France, Tél : 06 80 32 45 17 • Directeur de la publication : Hugues Richard • Rédacteur : Daniel Latif • Commission paritaire : 0526 1 89645 • www.aujourd'huiatourquie.com • alaturquie@gmail.com • Editeur en Europe : Les Éditions CVMag • No ISSN : 1305-6476 • Les opinions exprimées dans les articles de notre journal n'engagent que leurs auteurs. Édition Turquie : Bizimavrupa Yay. Hiz. Ltd. Kadıköy, Moda Cad. 59 İstanbul • Tél. 0 216 550 22 50 • Genel Yayın Yönetmeni: Hossein Latif Dizadji • Sorumlu Yazışmaları Müdürü : Ahmet Altunbaş • Comité de rédaction / Yayın Kurulu : Hüseyin Latif (Directeur), Mireille Sadège, Ali Türek, Aramis Kalay, Daniel Latif, Eren Paykal, Ersin Üçkardeş, Hugues Richard, Sırma Parman, Meliha Serbes • Secrétaire de rédaction : Annie Lahure • Comité de soutien : Nolwenn Allano, Kenan Avcı, Nami Başer, Burcu Bayındır Dramalı, Kemal Belgin, Haydar Çakmak, Berk Mansur Delipinar, Bilge Demirkazan, Mehmet Erbak, Sinem Çakmak, Nedim Gürsel, Sühendan İlal, İnci Kara, Sati Karagöz, Zeynep Kürşat Alumur, Onursal Özatacan, Richard Özatacan, Selçuk Önder, Doğan Sumar, Hacer Tan, Kasım Zoto • Publicité et la communication: Bizimavrupa / CVMag • Conception : Ersin Üçkardeş, Merve Şahin • Imprimé par Yıkılmazlar Basın Yayın Ltd. Şti. Evren Mah. Gülbahar Cad. No: 62/C Güneşli • Distribution : Par abonnement • Tous droits réservés. Aujourd'hui la Turquie est une marque déposée • ALT - Okur ve Yazar Temsilcileri Konseyi (CORELE): Kemal Belgin, Celal Bıyıklıoğlu (Président), Erkan Oyal, Merve Şahin.

Aujourd'hui
la Turquie



Bulletin d'abonnement

12 numéros 85 €

altinfos@gmail.com

D'Ibrahim Çallı à Laodikeia : l'art dialogue avec l'histoire à Denizli

Dans l'objectif de rapprocher l'art et le patrimoine des citoyens, après l'ouverture à Istanbul du musée de la Peinture et de la Sculpture, İş Sanat a lancé une série d'expositions itinérantes intitulée « L'art pour tous : expositions en Anatolie (Herkes İçin Sanat: Anadolu Sergileri) ». Courant juillet, dans la ville natale d'Ibrahim Çallı, l'institution rend hommage au maître impressionniste turc avec une exposition d'œuvres majeures du peintre, et apporte son soutien aux fouilles de Laodikeia. Ainsi, Denizli devient le point de rencontre entre création artistique et héritage millénaire.

Une première halte à Çal, sur les traces d'Ibrahim Çallı

C'est dans la ville natale d'Ibrahim Çallı, à Çal, dans la province de Denizli, qu'a débuté cette aventure culturelle. Figure majeure de la peinture turque, né en 1882 et leader de la « Génération 1914 », Çallı a marqué son époque par une touche impressionniste, une liberté de composition et une maîtrise exceptionnelle du portrait et du paysage.

À l'occasion du 143^e anniversaire de la naissance de l'artiste, İş Sanat a présenté, les 12 et 13 juillet dans les locaux de la Banque İş de Çal, une sélection d'œuvres emblématiques issues de sa collection : *La Femme au parfum de rose*, *Magnolias*, *Les Pêcheurs* ou encore *Paysage - Devant l'embarcadere de Bebek*.

Inaugurée par la directrice générale Zuhâl Üreten, l'exposition a attiré un large public et proposé, en parallèle, des ateliers pour enfants. La commissaire fondatrice du musée de la Peinture et de la Sculpture de la Banque İş, la professeure Gül İrepoğlu, a enrichi la visite par des présentations consacrées à la vie et à l'œuvre de l'artiste.



Bien que disparu en 1960, Çallı continue de faire vivre sa palette dans les musées et collections qui conservent ses toiles, témoignant d'une carrière entièrement consacrée à l'art.

Laodikeia, une cité antique au cœur de l'Anatolie

À quelques kilomètres seulement de Denizli, un autre trésor attire l'attention : l'antique cité de Laodikeia. Fondée au III^e siècle av. J.-C. par le roi séleucide Antiochos II en l'honneur de son épouse Laodike, elle prospéra grâce à sa position stratégique sur les routes commer-

ciales et aux terres fertiles arrosées par le fleuve Lykos.

Fameuse dans l'Antiquité pour sa laine de qualité, la ville connut son apogée sous l'Empire romain, avant d'être gravement endommagée par un tremblement de terre au VII^e siècle. Elle fut successivement connue sous les noms de Rhoas, Diospolis, Laodikeia, Ladik puis Denizli. S'étendant sur près de 8 km², Laodikeia abrite des vestiges remarquables : théâtres, stades, thermes, voies à colonnades, fontaines monumentales et agoras. Elle figure également parmi les « sept Églises de l'Apocalypse » mentionnées dans la Bible, ce qui lui confère une place unique dans l'histoire du christianisme primitif.



Depuis 2003, des fouilles dirigées par le professeur Celal Şimşek ont mis en lumière de nouvelles découvertes, renforçant l'importance archéologique du site, inscrit depuis 2013 sur la liste indicative du Patrimoine mondial de l'UNESCO. Türkiye İş Bankası s'est engagée à soutenir les recherches et restaurations pendant cinq ans, contribuant ainsi à la préservation et à la valorisation de ce patrimoine universel.

* Dr Mireille Sadège

Le Cygne au château

Le 22^e Festival International de Ballet de Bodrum a ouvert ses portes avec le ballet *Le Lac des cygnes*.

Le 22^e Festival International de Ballet de Bodrum, organisé par la Direction générale de l'Opéra et du Ballet d'État avec le soutien de la banque Türkiye İş Bankası, a ouvert ses portes le vendredi 1^{er} août au soir avec une performance au Théâtre du Fossé Nord du château de Bodrum.

Lors de l'ouverture du festival, l'immortelle œuvre de Piotr Ilitch Tchaïkovski, *Le Lac des cygnes*, a été présentée par l'Opéra et Ballet d'État d'Izmir. Après la chorégraphie classique des célèbres Marius Petipa et Lev Ivanov, l'œuvre a été interprétée avec une touche contemporaine par G. Armağan Davran et A. Volkan Ersoy. Ce récit du voyage dramatique d'une princesse maudite entre le destin et l'amour, sublimé par sa musique majestueuse, nous a fascinés par sa chorégraphie impressionnante et son design visuel.

Devenu l'un des événements culturels et artistiques les plus importants de Turquie, le Festival International de Ballet de Bodrum a, cette année encore, réuni des performances exceptionnelles de ballet à l'international du 1^{er} au 25 août 2025, dans l'atmosphère unique du château de Bodrum. Avec un riche répertoire tant classique que contemporain, le Festival a une fois encore procuré aux spectateurs des moments inoubliables.

Les 5 et 6 août, nous avons été invités à assister à *La Belle au Bois Dormant*, un ballet présenté par le Théâtre de Ballet classique de Moscou. La musique de Tchaïkovski a été portée sur scène dans une atmosphère féerique, avec une chorégraphie de Natalia Kasatkina et Vladimir Vasilév, et des performances raffinées, dont celle de la star du Bolchoï, Fuad Mamedov.

Les 9 et 10 août, *Roméo et Juliette*, la célèbre et émouvante histoire d'amour interdit dans un conflit familial, a été interprétée par l'Opéra et le Ballet d'État de Mersin. La tragique histoire d'amour de Shakespeare, la musique de Prokofiev, la magistrale chorégraphie et l'atmosphère visuelle ont fasciné le public.

Les 13 et 14 août, *Don Quichotte*, présenté par l'Opéra et le Ballet d'État d'Antalya, a apporté de la couleur au festival par des danses folkloriques espagnoles joyeuses et enthousiastes s'alliant au ballet classique. Deux œuvres proposées par l'Opéra et Ballet d'État d'Ankara, *Crossroads* et *Tangata*, ont été présentées les 17 et 18 août. *Tango Passion*, qui allie tango, passion et mélancolie avec la technique du ballet classique, a été chorégraphié par Ricardo Fernando et Can Arslan.

Les 21 et 22 août, l'Opéra et Ballet d'État de Samsun ont présenté *Noces de Sang*,

d'après la tragédie de Federico García Lorca. Ce spectacle, mettant en scène le conflit entre destin, passion et traditions, a captivé le public par ses danses folkloriques espagnoles et sa narration puissante.

Le festival s'est clôturé le 25 août avec *Electronika* – MDT Ankara & MDT Istanbul.

Sur une musique électronique, quatre tableaux de danse contemporaine : *Taşın Deligi*, *Pasion S*, *Koz* et *Thrill*, aux chorégraphies dynamiques, ont été offerts au public avec des interprétations scéniques innovantes de chorégraphes internationaux.

Tan Sağtürk, directeur général de l'Opéra et du Ballet d'État, a évoqué la vision de la Turquie sur le ballet et sa situation actuelle, l'adéquation des scènes de ballet et les projets en cours. Il est, dit-il, essentiel de prendre de sérieuses mesures pour développer le ballet et l'opéra, et notamment de développer des établissements de résidences d'artistes. Par ailleurs, en amont de l'opéra et du ballet proprement dits, une démarche importante serait pour lui d'orienter les jeunes talents des différentes régions de Turquie vers les danses folkloriques par des sessions de détection de talents. Lorsqu'on lui a demandé de comparer la France et



la Turquie, il a évoqué Marseille et Pierre Lacotte à Nancy. Il a expliqué qu'en France, le ballet et l'opéra prennent vie sous le contrôle de l'Opéra Garnier, mais que parfois, de nombreuses compagnies de danse performantes adoptent le nom de « National » pour être dirigées dans le processus. La France peut réattribuer ce qualificatif en fonction des performances. Toutefois, il mentionne qu'il y existe encore bien des défis en ce domaine, et que la question du ballet en France mérite une discussion plus approfondie.

Nous remercions Türkiye İş Bankası, Tan Sağtürk, le directeur général de l'Opéra et du Ballet d'État, ainsi que toute l'équipe qui nous a soutenus pendant notre voyage à Bodrum : en particulier Gül Mumcu Mutlay, Burcu Güngör, Nisan Necimoğlu et la directrice générale de İş Sanat, Zuhâl Üreten.

Enfin, nous tenons à remercier l'hôtel où nous avons séjourné... Un merci particulier au personnel du Marmara Bodrum et à sa chef de réception, Tuğba Akça.

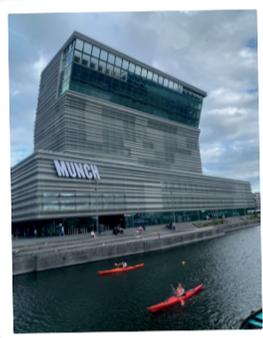
* Propos recueillis par Hüseyin Latif et Meliha Serbes



Dr Gözde Kurt Yılmaz

Par une fraîche soirée d'été à Oslo... Dans le calme de la ville et sous les douces lumières du Nord, on croise parfois des instants qui touchent profondément notre intériorité. Au Musée Munch, face à *Le Cri*, on ne contemple pas seulement une œuvre d'art, mais l'un des cris les plus universels de l'âme humaine. La terreur et l'angoisse qu'Edvard Munch a figées sur sa toile rappellent les catastrophes, guerres, migrations et destructions du XX^e siècle, ainsi que le face-à-face permanent de l'humanité avec sa propre existence.

En observant le monde, je me sens comme la figure du tableau : bouche béante, yeux écarquillés, un cri silencieux qui rend sourd. Ce visage peint à coups de pin-ciaux tremblants est le nôtre à tous. Nous voulons, nous aussi, hurler intérieurement « Arrêtez ! Assez ! » *Le Cri* du monde est notre cri. Mais le véritable enjeu est de savoir s'il



Le Cri du monde

est entendu. L'impuissance individuelle grandit tant que nous n'agissons pas collectivement. La figure de Munch est seule sur son pont, mais si nous nous tenons côte à côte, nous pouvons transformer le silence en un cri commun.

L'art, la mémoire et l'Histoire nous guident. Cette année marque le 80^e anniversaire des bombardements atomiques d'Hiroshima et de Nagasaki. L'écho de cette catastrophe rejoint *Le Cri* silencieux de Munch. La destruction créée par l'homme répond à l'angoisse intime de l'artiste de façon saisissante. *Le Cri* et les cérémonies commémoratives à Hiroshima et Nagasaki partagent un langage commun : terreur et inquiétude.

Dans le cadre du Nobel Peace Festival, j'ai visité le Centre Nobel de la Paix à Oslo. Confronter les paroles des victimes rappelle que les heures les plus sombres de l'humanité ne peuvent être oubliées. Ces témoignages

représentent non seulement une douleur individuelle, mais aussi la cicatrice la plus profonde de la mémoire collective. Les bombes atomiques n'ont pas seulement détruit des vies, des familles et des villes, elles ont aussi brisé la confiance de l'humanité en l'avenir. Transmettre ces récits joue un rôle unique dans l'éducation des générations futures à la conscience de la paix.

Ainsi, un survivant de Nagasaki, âgé de 13 ans en 1945, témoigne : « J'avais 13 ans lorsque j'ai vécu le bombardement atomique de Nagasaki, qui a coûté la vie à cinq membres de ma famille. Quand la bombe est tombée, j'étais à l'étage, à 3,2 km de l'hypocentre. Soudain, j'ai vu un immense éclair. J'ai couru en bas, et dès que je me suis allongé sur le sol, j'ai perdu connaissance. À mon réveil, je me suis retrouvé sous des portes vitrées soufflées par l'explosion. Par miracle, le verre n'était pas brisé et je n'avais aucune blessure majeure. Trois jours plus tard, je me suis rendu au point zéro pour retrouver mes proches. Certains avaient été brûlés vifs là où se trouvait leur maison. D'autres avaient survécu mais sont



morts peu après de graves brûlures ou de fièvre due aux radiations. Au total, cinq membres de ma famille ont été tués. Par-tout, de nombreuses victimes grièvement blessées et des centaines de morts. » Une ville, un tableau, une commémoration... Ces instants vécus à Oslo, à la croisée de la ville, de l'art et de l'Histoire, nous rappellent une vérité essentielle : malgré la douleur, l'humanité trouve toujours des moyens de s'exprimer - par un *Cri*, par les paroles d'un témoin, ou surtout par son désir inextinguible de paix.



Eren M. Paykal

Le partenariat stratégique turco-sénégalais

Après la visite d'État très réussie du président sénégalais Bassirou Diomaye Faye en octobre 2024, c'était au tour du Premier ministre de cette république sœur, Ousmane Sonko, d'effectuer une visite officielle en Turquie en août dernier.

Le 8 août 2025, Ousmane Sonko a été officiellement accueilli par le président Recep Tayyip Erdoğan. À cette occasion, le Président a tenu à réaffirmer que l'accord instituant un Conseil de Coopération stratégique de haut niveau entre les deux pays, conclu durant la visite du président Faye, avait élevé le niveau des relations en un partenariat stratégique. Le président Erdoğan déclara : « Nous avons discuté des opportunités de coopération dans les domaines de la sécurité, de l'industrie de la défense, de la lutte contre le terrorisme, de l'énergie, de l'exploitation minière, du transport, de l'agriculture et de la pêche. » Soulignant que des étapes importantes avaient été franchies dans les relations commerciales et d'investissement avec le Sénégal, le président Erdoğan poursuivit : « Nous voulons augmenter notre volume commercial à un milliard de dollars au premier stade. Près de 100 entreprises opèrent au Sénégal. La valeur totale des investissements de nos sociétés au Sénégal et les projets des contracteurs entrepris a approché trois milliards de dollars. »

La délégation menée par le Premier ministre Sonko comptait non moins de cinq ministres, à savoir : le ministre des Forces armées, Birame Diop ; celui de l'Économie, du Plan et de la Coopération, Abdourahmane Sarr ; la ministre de l'Intégration africaine et des Affaires étrangères, Yassine Fall ; le ministre de l'Industrie et du Commerce, Serigne Guèye Diop, ainsi que le ministre de

l'Agriculture, de la Souveraineté alimentaire et de l'Élevage, Mabouba Diagne, prouvant ainsi l'importance donnée à cette visite. Ousmane Sonko déclara : « La visite est très importante pour nous, Monsieur le Président. Pourquoi est-ce très important ? Parce que, abstraction faite de toutes les règles du protocole, vous avez toujours été notre grand frère à huis clos et vous êtes toujours restés avec nous. »

Lors de la cérémonie, le ministre turc de la Défense, Yaşar Güler, et le ministre des Forces armées sénégalaises, le général Birame Diop, ont signé l'Accord de coopération financière militaire entre le gouvernement de la République de Türkiye et le gouvernement de la République du Sénégal ainsi que le Protocole de modification n° 1 du Protocole d'application de l'aide financière du 28 janvier 2020 entre le gouvernement de la République de Türkiye et le gouvernement de la République du Sénégal. L'Accord de coproduction et de coopération dans les domaines du cinéma, de l'audiovisuel et du multimédia entre le gouvernement de la République de Türkiye et le gouverne-

ment turc du Commerce Ömer Bolat et la ministre sénégalaise de l'Intégration africaine et des Affaires étrangères, Yassine Fall. Le Protocole d'application pour les années 2025-2028 du Mémoire d'entente sur la coopération dans le domaine de l'enseignement supérieur entre le Conseil de l'enseignement supérieur de la République de Türkiye et le ministère de l'Enseignement supérieur, de la Recherche scientifique et de l'Innovation de la République du Sénégal a été signé par le président du Conseil de l'enseignement supérieur (YÖK) Erol Özvar et la ministre sénégalaise, Yassine Fall.

Le volet économique de la visite a principalement été abordé lors du Forum d'Affaires turco-sénégalais, présidé par le Premier ministre Sonko. Le ministre de l'Économie turc, Ömer Bolat, a accompagné le haut mandataire sénégalais. Était aussi présent le président de MÜSİAD, Burhan Özdemir. L'événement a rassemblé près de 300 investisseurs, dont une cinquantaine venue du Sénégal, témoignant de la volonté commune de renforcer les échanges économiques entre les deux pays.

Le Forum d'Affaires turco-sénégalais a essentiellement porté sur les nouvelles opportunités de coopération qui ont été évaluées dans les domaines de l'investissement, des contrats, de l'industrie de la défense, des énergies renouvelables et du commerce. Dans le cadre de son projet Vision Sénégal 2050, la partie sénégalaise accorde une

grande importance aux domaines de l'agriculture - et ce dans un objectif de souveraineté alimentaire -, de la santé, des énergies renouvelables et de l'innovation technologique, entre autres. Les autorités sénégalaises ambitionnent de transformer le pays grâce à des partenariats entre l'État, le secteur privé et les investisseurs étrangers. Mettant en avant la stabilité du Sénégal, sa position stratégique, ses ressources naturelles, sa main-d'œuvre qualifiée et un environnement d'affaires compétitif, Ousmane Sonko a appelé les entreprises turques à investir dans la production d'électricité, les industries manufacturières à forte intensité de main-d'œuvre, le commerce électronique, l'intelligence artificielle, les infrastructures de santé, les produits pharmaceutiques et les équipements biomédicaux. Ousmane Sonko a invité les entreprises turques à rejoindre la Zone économique spéciale de Diass, près de Dakar, et a annoncé que le Sénégal serait honoré d'accueillir la Turquie lors du Forum Invest in Senegal prévu les 7 et 8 octobre prochains. Des dirigeants de grandes entreprises turques ont, par la suite, été reçus en audience par le Premier ministre Ousmane Sonko.

On peut ainsi assurer que cette visite a été couronnée de succès, tant pour le secteur public que privé. Le Sénégal s'affirme comme l'un des plus importants et anciens partenaires stratégiques de la Turquie en Afrique. L'Ambassade de Turquie à Dakar est d'ailleurs la première ambassade turque à avoir été établie en Afrique subsaharienne.



Quand le drone devient un art visuel

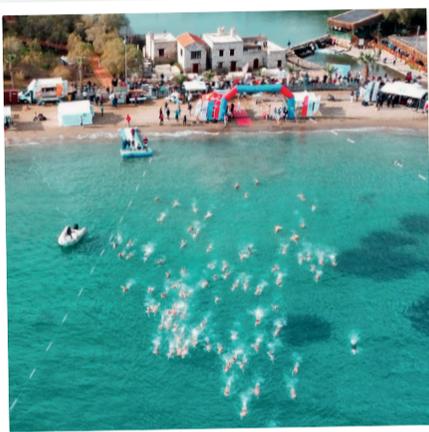
(Suite de la page 1)

Petit à petit, j'ai investi dans du matériel plus performant, et aujourd'hui le drone est devenu une partie intégrante de mon métier.

Qu'est-ce qui séduit le plus vos clients dans les prises de vue aériennes ?

C'est la combinaison de deux choses. D'abord, l'efficacité : une photo aérienne d'une maison, d'un hôtel ou d'un terrain raconte instantanément ce que des dizaines de photos au sol ne peuvent pas montrer. On comprend immédiatement la localisation, l'environnement, la proximité avec la mer, les collines, la nature. C'est très parlant pour l'immobilier ou le tourisme.

Ensuite, il y a l'impact esthétique. Le drone offre une perspective inhabituelle, presque poétique. Une plage vue du ciel, une route sinueuse à travers une forêt, un mariage filmé avec un plan large où l'on voit la foule et le décor naturel... ce sont des images qui marquent, qui frappent la mémoire. Dans un monde saturé d'images, cette originalité fait la différence.



Concrètement, comment se déroule une mission type ?

Tout commence par un échange avec le client. Dans l'événementiel, c'est souvent nous qui proposons : « Et si on ajoutait quelques images aériennes ? ». Dans l'immobilier, ce sont plutôt les agences qui nous contactent directement en nous envoyant les coordonnées GPS d'une propriété.

Sur place, je prépare le vol : vérification de l'espace aérien (car certaines zones sont interdites), contrôle météo, préparation des batteries et des cartes mémoire. Un vol dure environ 20 minutes, parfois un peu plus si les conditions sont idéales. Pendant ce laps de temps, je dois optimiser au maximum : multiplier les angles, varier les hauteurs, anticiper les plans de coupe. Ensuite, il y a le montage, qui est un travail à part entière : correction des couleurs, stabilisation de l'image, ajout de musique, synchronisation avec des images filmées au sol. L'objectif final, c'est d'obtenir une vidéo harmonieuse, qui mette en valeur le sujet et qui raconte une histoire.

Le pilotage a-t-il été difficile à apprendre ?

Au début, c'est un vrai défi. On ne pilote pas seulement l'appareil, on pilote aussi la caméra. Il faut gérer les déplacements dans toutes les directions, mais aussi l'inclinaison de l'objectif, la vitesse, l'angle de la lumière. Cela demande de la coordination et beaucoup de pratique. Je me souviens de mon premier accident : un drone s'est écrasé dans les collines de Datça, dans un endroit tellement escarpé que je n'ai jamais pu le récupérer. Ça fait partie de l'apprentissage. Aujourd'hui, je maîtrise, mais chaque vol garde une part d'incertitude. Survoler la mer, par exemple, reste toujours impressionnant : si le drone tombe, il est perdu. Il faut une concentration permanente.

Les réseaux sociaux semblent jouer un rôle clé dans la demande actuelle. Est-ce exact ?

Tout à fait. Il y a encore quelques années, on filmait surtout à l'horizontale, comme au cinéma. Mais avec Instagram et TikTok, les vidéos verticales sont devenues incontournables. Pour répondre à cette tendance, j'ai investi dans un modèle capable de filmer directement en format portrait. Aujourd'hui, une grande partie des contenus que nous produisons sont pensés pour les réseaux sociaux. Les marques veulent des vidéos impactantes, adaptées à ces plateformes. Le

drone est idéal pour capter l'attention dès les premières secondes.

L'intelligence artificielle occupe une place grandissante dans le montage des vidéos. Comment cela change-t-il votre travail ?

Le montage est essentiel, il transforme une simple image en une véritable création visuelle. Aujourd'hui, grâce à l'intelligence artificielle, nous gagnons un temps précieux. Par exemple, si une personne apparaît par hasard dans le champ, il suffit de quelques clics pour la supprimer, alors qu'autrefois cela pouvait demander plusieurs heures de retouches. On peut aussi accentuer les couleurs, donner une atmosphère plus cinématographique, ajouter des effets fluides. L'IA n'enlève pas la créativité, au contraire : elle libère du temps pour se concentrer sur la mise en scène et l'émotion.

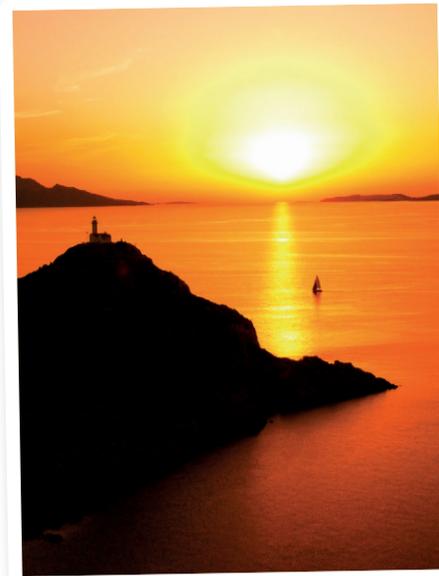


Quelles sont les contraintes auxquelles vous êtes confronté ?

La plus grande, c'est la réglementation. En Turquie, il est obligatoire d'avoir une licence pour piloter un drone et d'obtenir des autorisations pour chaque vol. Certaines zones, comme Datça, sont totalement protégées, ce qui limite beaucoup les possibilités. Il faut donc jongler entre les règles, les autorisations et les besoins des clients. Il y a aussi les limites techniques : l'autonomie des batteries, la météo capricieuse, le vent.

Les drones se développent aussi dans le sport, la mode, le cinéma. Comment voyez-vous ces évolutions ?

On distingue plusieurs types de drones. Ceux que j'utilise le plus sont les drones cinématiques, qui offrent



une qualité d'image exceptionnelle pour des paysages ou des bâtiments. Mais il existe aussi les drones FPV, plus petits, capables d'évoluer à l'intérieur, de slalomer entre des personnes, de traverser des espaces très étroits. Ils sont très utilisés dans la mode, les concerts, les défilés, les clips musicaux. Dans le cinéma, on assiste à une véritable révolution. Certains films récents intègrent des séquences entières tournées au drone, avec des plans spectaculaires que ni un hélicoptère ni une caméra classique ne pourraient réaliser. Je pense que dans quelques années, il sera difficile d'imaginer un film ou une publicité sans au moins quelques secondes de drone.

Et pour vous personnellement, quelle est la plus grande satisfaction dans ce travail ?

C'est la possibilité d'offrir une nouvelle vision. J'ai toujours aimé la photographie, mais le drone ouvre une autre dimension. C'est une manière de montrer le monde autrement, de révéler des perspectives invisibles à l'œil nu. Chaque vol est une exploration, chaque image est une découverte. Au fond, c'est cette émotion qui me motive : voir un client émerveillé en découvrant sa maison vue du ciel, ou recevoir des messages de personnes touchées par une vidéo que j'ai réalisée. C'est là que je me dis que je suis au bon endroit, que j'ai trouvé le parfait équilibre entre technologie et créativité.

* Dr Mireille Sadège



Ali Türek

C'est, en effet, une zone à défendre. À proximité du jardin du Luxembourg, niché dans la verdure

calme d'un jardin rempli de sculptures se cache un petit musée. En contraste total avec la petite taille de la maison, des sculptures humaines de grande taille vous accueillent dès votre premier pas à l'entrée. La pierre et le marbre, le bois et la terre, le plâtre et le bronze... Toute la matière de notre Terre vous attend dans cette maison-atelier où un certain sculpteur d'origine biélorusse, figure majeure de l'École de Paris, a vécu et a travaillé de 1928 à 1967. Une œuvre monumentale qui vous rappelle la force destructrice de la guerre et la douleur en même temps que le renouveau et la douceur vous y surprend.

ZAD

« Je pense que les sculpteurs de ma génération tels que Gaudier-Brzeska, Villon, Archipenko, Brancusi, Lipschitz et moi-même, disait-il, pouvons être considérés comme les continuateurs de l'antique tradition de ces tailleurs de pierre et de bois, qui, partis de la forêt, chantaient librement leurs rêves d'oiseaux fantastiques et de grands fûts d'arbres. »

En effet... Zadkine en faisait bien partie. Il y a quelque chose de grand dans son œuvre et seules deux secondes vous suffissent à vous arracher au chaos de la ville. Ossip Zadkine, sculpteur et peintre d'origine biélorusse, est né en 1890 à Vitebsk, une ville alors située dans l'Empire russe. Très jeune,

il se met à dessiner, s'initie au travail du bois et quitte sa terre natale pour découvrir de nouveaux mondes. Après un bref séjour en Angleterre, il s'installe à Paris qui devient le centre de sa vie et de sa création artistique. Il s'y affirme comme l'une



des grandes figures de la sculpture moderne. Il travaille le bois, la pierre et le bronze et son œuvre explore sans cesse le corps humain, ses douleurs, mais aussi sa force et sa vivacité.

En 1941, Zadkine quitte la France pour s'exiler aux États-Unis. La fin de la guerre marque aussi son retour à Paris où il

continue d'enseigner et de sculpter de multiples formes, souvent monumentales. Aujourd'hui, son atelier devenu un petit musée présente son magnifique parcours. De ses premières sculptures taillées dans le bois ou la pierre, à ses illustrations, l'œuvre de Zadkine témoigne d'une grande force.

Regardez son œuvre la plus emblématique, *La Ville détruite* (1953), qui rend hommage à Rotterdam anéantie par les bombardements nazis. Qui pourrait rester aveugle face à cette force qui crie le traumatisme de la guerre et la mémoire des villes brisées ?

« Dessine, confiait-il à son épouse Valentine. Il n'y a que le dessin pour remettre d'aplomb. On ne peut se laisser à l'ennui ou à la tristesse si on dessine. » Il avait raison. « L'émotion ! L'humain !... » C'est, en effet, une zone à défendre de haute importance. Une Z.A.D. ZAD comme Zadkine...



Michael Emami

Amedeo Modigliani, un génie artistique italien

Dans ce nouvel article, je voudrais vous parler d'un peintre italien qui à son époque n'était pas largement reconnu dans le monde de l'art. Un homme au tempérament fougueux, mais très talentueux. Cet homme malheureux et excentrique est Amedeo Modigliani, né à Livourne, en Italie, en 1884. Un peintre et sculpteur italien dont la vie brève mais intense a laissé une marque et un héritage durables sur l'art moderne.

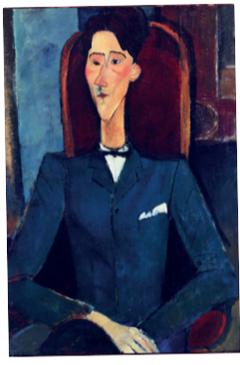
Amedeo Modigliani est né à Livourne, en Italie, dans une famille imprégnée d'un riche héritage culturel d'origine juive. Ses premières années ont été marquées par la maladie, notamment la tuberculose, qui a fini par causer sa mort précoce. Mais malgré ces défis, sa mère a nourri ses ambitions artistiques, l'envoyant étudier à Florence et plus tard à Venise.

En 1906, Modigliani s'installe à Paris, épice de l'art d'avant-garde. À Paris, il a pu s'immerger dans le style de vie bohème, se liant d'amitié avec des artistes comme Pablo Picasso et Constantin Brancusi, ce qui était une coïncidence significative et un événement qui a façonné sa vie artistique à Paris puisqu'il n'était pas très connu à l'époque. Bien qu'il se soit d'abord concentré sur la sculpture, les conditions difficiles de son atelier et sa santé fragile l'ont amené à se concentrer sur la peinture.

Il est juste de dire que son style a évolué vers un mélange distinctif de formes allongées, très proche du style de peinture

du Greco. Mais avec une emphase moins religieuse, des visages ressemblant à des masques et des expressions émouvantes, une esthétique influencée par l'art africain, la sculpture classique et le portrait de la Renaissance.

En 1917, Modigliani, plein d'espoir de succès, a réalisé une exposition personnelle qui présentait une série de peintures de nus provoquant un scandale, l'exposition fut fermée par ordre de police pour obscénité. Mais aujourd'hui, ses œuvres, y compris le célèbre *Nu couché*, sont célébrées pour leur sensualité et leur profondeur émotionnelle. Les portraits et les nus d'Amedeo Modigliani sont parmi les plus reconnaissables de l'art moderne d'aujourd'hui. Ses sujets, souvent des collègues artistes, des amantes et des amis, sont rendus avec



une élégance obsédante qui transcende le réalisme.

Malgré son génie artistique, la vie personnelle de Modigliani est tumultueuse, à l'image de celle des artistes de son époque. Il a lutté contre la pauvreté, la toxicomanie et la détérioration de sa santé. Son existence bohème a été marquée par une forte consommation d'alcool et de drogues, ce qui a dégradé son état de santé déjà fragile alors qu'il luttait contre la tuberculose.

Il a noué une relation passionnée mais tumultueuse avec Jeanne Hébuterne, une jeune étudiante en art de la Marne, qui est devenue sa muse et sa partenaire. Leur amour était intense, parfois tumultueux, violent, mais tragique, c'est le moins qu'on puisse dire. À l'âge de 35 ans, Modigliani meurt de complications dues à une méningite

tuberculeuse en 1920, et tragiquement, Jeanne, enceinte de leur deuxième enfant et ne supportant pas la perte de son bien-aimé, se suicide le lendemain. Aujourd'hui, la plupart des spécialistes pensent que l'œuvre de Modigliani a été largement méconnue et incomprise de son vivant. Mais à titre posthume, il a acquis une immense reconnaissance en tant qu'artiste doté d'un potentiel et d'un talent énormes. Aujourd'hui, ses peintures atteignent des prix parmi les plus élevés du monde de l'art, et son héritage est admiré pour sa résonance émotionnelle et son style unique. Il reste un symbole de l'artiste torturé, brillant, incompris et consumé par ses passions. Sa vie, bien que trop brève, a été une tapisserie vivante d'innovations artistiques, de luttes personnelles et d'amour durable. L'art de Modigliani continue de captiver le public, offrant un aperçu de l'âme d'un homme qui voyait la beauté dans l'imperfection, et l'humanité dans l'abstraction.

Festival d'Avignon : du Rhône au Bosphore

Dans la Cité des Papes à Avignon, le Festival de théâtre aux trois clés a fermé ses portes. Créé par Jean Vilar en 1948, il est, avec celui d'Édimbourg, l'un des deux plus grands festivals de théâtre au monde.

Comme chaque année, on y rencontrait des Turcs ou des Français de Turquie, venus comme spectateurs mais aussi comme acteurs, auteurs ou metteurs en scène, se mêlant à un public de 2,6 millions de spectateurs rien que pour le Festival Off où étaient programmés plus de 1 700 spectacles dans 241 salles.

Au Théâtre Actuel, à dix heures du matin, on jouait l'adaptation du très beau roman de l'autrice turque Sedef Ecer, *Trésor National*. À l'approche de sa mort, une diva des années 50-60, vedette du théâtre d'État et du cinéma turc, prépare ses obsèques qu'elle veut grandioses et demande à sa fille d'écrire son oraison funèbre. Une vie de théâtre, d'amour, de trahison, de passions, au cours de laquelle on revit subrepticement l'histoire de la Turquie de ces soixante dernières années avec ses périodes sombres et ses coups d'État. Sedef Ecer, qui comme Shirley Temple fut une enfant star du cinéma turc, s'est inspirée de personnages qui ont marqué son enfance pour écrire ce roman tout en émotion. L'adaptation théâtrale est signée Benjamin Penamaria, Laure Loaëc et Victoire Berger-Perin, la metteuse en scène. La distribution regroupe Julie Cavanna, Pierre Hancisse, Benjamin Penamaria, Julien Saada, Zaina Yalioua, et Sinan Bertrand - ce franco-turc fils d'Yves Bertrand, qui fut directeur du Centre culturel français d'Ankara, et d'Olçay Poyraz, grande comédienne du théâtre d'État et fer de lance pendant sa longue carrière des échanges entre le théâtre français et turc, tous deux disparus. Sinan Bertrand campe

magnifiquement un personnage transsexuel qui n'est pas sans rappeler l'une des stars de la chanson turque, symbole des contrastes de ce pays évoluant entre conservatisme et modernisme démesuré. À 21h 00, à la Comédie d'Avignon, c'est encore une histoire turque qui se situe dans un autre monde. *Paradoxe* est un stand-up, drôle et réfléchi, écrit et interprété par Umut Köker avec la collaboration de Waly Dia. Umut Köker est kurde et turc. Papa turc, ancien berger venu de l'Est de l'Anatolie, et maman kurde, originaire du Sud-Est. Il a grandi en banlieue parisienne dans un milieu populaire et simple, ce qui ne l'a pas empêché de faire de brillantes études, avec un Bac + 5 et un diplôme en X Design qu'il a offert à sa mère avant de changer radicalement d'orientation et de se tourner vers le spectacle. Il fait partie de cette jeunesse dite « des quartiers » souvent stigmatisée, et c'est sur le quotidien de sa communauté qu'il joue avec beaucoup d'humour en parlant de lui, de son entourage, rebondissant sur les préjugés désobligeants et les raccourcis sur son physique de

barbu, balaise et basané, qu'il retourne à l'envoyeur comme un boomerang rempli de rires, d'autodérision, d'empathie et de tendresse.

Son public est multiple ; chaque soir, une longue queue s'alignait le long du trottoir pour entrer au théâtre, toutes générations et milieux sociaux confondus : Turcs, Kurdes, festivaliers classiques, prolos et intellos... « Je suis un mec des quartiers et aussi intello ! Je fais du stand-up pour dire à ma communauté que nous aussi on peut monter sur scène, que nous ne sommes pas voués à travailler sur les chantiers ou dans un kebab. Je ne suis pas dans la revendication, car je suis les deux, Turc et Kurde, et je comprends les peines des deux côtés. » *Paradoxe* n'est pas un stand-up comme les autres : ici, les blagues a priori faciles se transforment en réflexion sociologiques, et Umut Köker est un peu comme un Guy Bedos du 21^e siècle.

À L'Entrepôt, à 13h 00, c'était la tragédie des migrants et de la Méditerranée qui résonnait à travers *Les Chants anonymes* de Philippe Malone, par la compagnie Scarface Ensemble. Chaque jour, la représentation était précédée d'un message de soutien au peuple de Gaza, et puis les lumières s'éteignaient. Sur scène, un décor minimaliste fait de brique et de broc, un long poème, des mots percutants, une musique au gré des vagues nous plongent dans la tristesse de nos souvenirs de



canots et gilets de sauvetage abandonnés, de corps gisants sur une plage, et d'autorités politiques faisant la sourde oreille. Il y a du Lorca, du Lautréamont, du Khair-Eddine, du Neruda à travers les mots forts de Philippe Malone. La musique en mouvement de Cyril Alata et l'interprétation puissante d'Élisabeth Marie (également metteuse en scène), de Selin Altıparmak, font de ce *Chant anonyme* une ode à la liberté et à la vie où on ne s'ennuie pas un instant. La comédienne Selin Altıparmak n'en est pas à son premier spectacle avec le Scarface Ensemble, avec qui elle travaille depuis 2013. Originaire de Bursa, ayant étudié au lycée de Galatasaray, c'est à la prestigieuse École du Théâtre national de Strasbourg qu'elle finalise sa formation théâtrale. Installée à Paris où elle a fondé la Compagnie S'en Revient, elle poursuit sa carrière d'actrice avec deux événements notoires : la création par sa compagnie de *Mademoiselle Else*, d'Arthur Schnitzler Au Théâtre du Chariot à Paris, du 20 au 30 novembre 2025, et son entrée comme « talent » chez Artmédia, la première des agences artistiques européennes.

* Jean Michel Foucault

Photos : Jeanne-Peri, Marine Serralla et Gérard Valck



Gisèle Durero-Köseoğlu

Au XIXe siècle, l'Empire ottoman éprouva la nécessité de se moderniser en entreprenant la construction d'un chemin de fer, ce qui entraîna une multitude de découvertes archéologiques. Ce fut ainsi qu'en 1883, lors des travaux de construction du réseau ferroviaire d'Izmir à Aydin, Edward Purser, directeur général des Chemins de fer orientaux, découvrit dans le site antique de Tralles, une stèle funéraire de marbre en forme de colonne, datant du 1^{er} ou 2^e siècle, et comportant des textes gravés en grec ancien. Il la plaça dans sa collection privée et son épouse l'utilisa comme piédestal pour un pot de fleurs ! Mais lorsque l'archéologue britannique Sir William Ramsay, qui effectuait des fouilles en Turquie, examina attentivement la stèle, il se rendit compte avec stupéfaction que les syllabes du texte étaient accompagnées de symboles qui n'étaient autres que la notation musicale du solfège antique. Il publia donc la même année un article intitulé *Inscriptions inédites de l'Asie Mineure*, où il révélait le caractère extraordinaire de cette pièce conservée chez Purser. En effet, cette inscription, connue sous le nom d'« Épitaphe de Seikilos » mais aussi appelée « Chanson de Tralles », serait la plus ancienne chanson parvenue jusqu'à

La chanson de Tralles ou les métamorphoses du plus vieux couplet du monde

nous ! On sait que la plus vieille partition musicale, découverte en 1950 dans les ruines d'une bibliothèque du Palais Royal de la cité d'Ougarit, en Syrie, est l'Hymne hurrite à Nikkal, la déesse cananéenne des vergers, remontant à 1400 Av. J-C, et qui est gravé en écriture cunéiforme sur des tablettes d'argile. Mais la Chanson de Tralles offre la particularité exceptionnelle de conjuguer le texte et la musique ! Un côté de la colonne précise le nom de celui qui l'a fait confectionner, Seikilos : « La pierre que

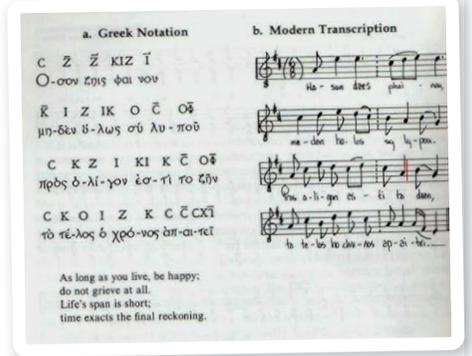


je suis est une image. Seikilos me place ici, signe immortel d'un souvenir éternel. » L'autre face, accompagnée de notes de musique, affiche le conseil de profiter du temps présent à cause de la brièveté de la vie : « Tant que tu vis, brille ! Ne t'afflige absolument de rien ! La vie ne dure guère. Le temps exige son tribut. » Une dédicace finale montre que la colonne était vouée par Seikilos soit à son épouse Euterpe soit à son père, fils d'Euterpos. L'histoire de la colonne, dont la base avait été endommagée lors de son extraction, ce qui avait amputé l'inscrip-



tion de la strophe finale, fut ensuite faite de péripéties s'étendant sur presque un siècle, puisqu'elle allait passer dans diverses collections privées. Après bien d'autres vicissitudes, elle se trouvait en 1922, après la Guerre d'Indépendance turque, chez le consul des Pays-Bas puis, elle changea plusieurs fois de lieu, jusqu'à ce que le Musée National du Danemark, à Copenhague, ne l'acquière en 1966, pour son département d'antiquités.

Quant au texte de *la Chanson de Tralles*, c'est le célèbre milliardaire et archéologue Théodore Reinach, connu pour s'être fait construire à Beaulieu-sur-Mer, entre 1902 et 1908, la mythique Villa Kérylos, copie de palais grec comportant même le mobilier d'époque reconstitué, qui en effectua la traduction officielle dans son livre de 1926, *La Musique grecque*, car il la considérait comme « l'échantillon le plus complet et le plus visible qui nous soit parvenu de la notation antique. » Cette partition surgit de la nuit des temps a connu un destin hors du commun. Serait-ce parce qu'elle traite d'un thème éternel, celui du « Memento mori » ou « Rappelle-toi que tu vas mourir », et du « Carpe diem », repris par



des milliers de poètes pour enjoindre à savourer l'existence au jour le jour ? On se souvient d'Horace : « Cueille le jour présent sans penser à demain. » Ou de Ronsard : « Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie. » Ou de Lamartine : « Hâtons-nous, jouissons ! L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive. Il coule, et nous passons ! » Ou de Queneau : « Allons, cueille, cueille, si tu ne le fais pas, ce que tu te goures, fillette... » Quoi qu'il en soit, plusieurs fois utilisée par le septième art, en particulier, en 1951, par le réalisateur Mervyn Leroy, dans le film *Quo Vadis*, la Chanson de Tralles a carrément acquis la gloire internationale, en étant plus récemment mise à l'honneur dans les jeux-vidéos *Minecraft Mythologie grecque* (2015), *Civilisation VI* (2016) et *Assassin's Creed Odyssey* (2018). Seikilos aurait-il pu imaginer que, dix-huit siècles au moins après lui, le couplet qu'il avait fait graver sur un tombeau serait fredonné par des millions d'internautes dans le monde ?

S'habiller à l'université : entre émancipation et rôle social

Jouissant de davantage de liberté, les étudiants en université tendent souvent à faire de leur style vestimentaire un moyen d'expression de leur personnalité. Lieu où les codes vestimentaires s'avèrent moins stricts que dans l'enseignement secondaire, les facultés semblent offrir un espace où les jeunes adultes s'affranchissent du regard des autres.

La fin du contrôle normatif sur les tenues

À l'université, les étudiants bénéficient d'une grande liberté vestimentaire, contrastant avec les règles imposées au collège et au lycée. Les tenues des élèves et surtout des jeunes femmes sommées de s'habiller de manière « républicaine » dans le secondaire ont régulièrement fait l'objet de débats politico-médiatiques. Si les *crop-tops*, décolletés ou shorts sont généralement prohibés car ils laissent apparaître trop de peau, les vêtements couvrant l'intégralité du corps ne sont pas à l'abri des reproches et du scandale, à l'instar de l'abaya au cœur des débats de la rentrée 2023. Des codes vestimentaires rigides, notamment eu égard à l'interdiction du port de signes religieux ostensibles en vertu de la loi du

15 mars 2004 sur la laïcité, qui proscribit le port du voile dans les écoles publiques. L'entrée en faculté marque dès lors un changement pour les étudiants qui sont davantage libres de s'habiller comme bon leur semble, et faire de leur style vestimentaire un véritable miroir de leur personnalité.

Se défaire du regard des autres

Si suivre les tendances - généralement issues des réseaux sociaux - est un moyen pour les jeunes adultes d'appartenir à un groupe dans les collèges et lycées, l'université permet une forme d'émancipation à cet égard. La mode devient une façon de se distinguer et revendiquer son individualité. Lieux de « socialisation secondaire » selon Durkheim, les établissements scolaires jouent un rôle clé dans la construction de l'identité des étudiants. Les vêtements comme langage silencieux reflétant des pratiques et positions dans l'espace social rappellent le concept d'hexis théorisé par Bourdieu : une notion qui désigne la manière dont l'individu exprime ses dispositions sociales et culturelles à travers son corps et son apparence. Ainsi, à l'université, le jeu de l'hexis est défait des contraintes réglementaires, devenant une opportunité pour chacun de se découvrir. Les effectifs

nombreux des campus semblent libérer les élèves du poids du regard des autres.

« Dis-moi comment tu t'habilles et je te dirais ce que tu étudies »

En dépit de l'apparente liberté laissée aux étudiants concernant leurs codes vestimentaires, les filières et campus continuent malgré tout d'orienter le style des élèves. Tenues formelles en faculté de droit ou d'économie, habits plus créatifs dans les études d'art : une différenciation qui peut s'analyser selon le concept de « rôle social » d'Erving Goffman. Une notion qui souligne que, bien que formellement libres de s'habiller à leur goût, les individus se conforment à des règles tacites issues des contextes dans lesquels ils évoluent. Un ajustement de leur comportement, et plus particulièrement ici, de leurs tenues pour s'adapter aux normes attendues,

témoignant malgré tout de l'appartenance à un groupe social.

* Charlotte Gautier



YERİNDE DURMA

deep energy drink

1L, 500ML, 250ML

Uludağ İçecek Türk A.Ş. tescilli markasıdır.



Sirma Parman

Je ne relis presque jamais mes anciens articles. Mais il y a quelques jours, chez mes parents, j'ai retrouvé un ancien numéro d'*Aujourd'hui la Turquie* datant d'il y a cinq ans. Je l'ai feuilleté distraitemment et je suis tombée sur un article que j'avais écrit à l'époque. Le sujet ? Le thème de la mort dans l'art de Damien Hirst. En le relisant, je me suis dit que c'était un sujet toujours aussi intéressant. Et puis, un autre nom m'est venu à l'esprit : Félix González-Torres. Deux artistes, deux époques, deux approches très différentes d'un même thème : la mort. Alors aujourd'hui, je vous propose de comparer leur travail, et de voir comment la mort joue un rôle tout à fait différent dans leur art.

Dans l'article de 2020, j'explorais la manière dont Damien Hirst aborde la mort dans son œuvre. Artiste britannique né en 1965, il est connu pour ses œuvres provocantes où la mort est littéralement présente. On pense tout de suite à *The Physical Impossibility of Death in the Mind of Someone Living* (1991), une œuvre devenue célèbre dans le monde entier. C'est un requin réel, mort, exposé dans un aquarium rempli de formol. Cette image puissante frappe par sa violence froide. Hirst utilise souvent des

S'il te plaît, ne me fais pas penser à la mort

cadavres d'animaux, des crânes ou des éléments organiques pour confronter le spectateur à l'inéluctabilité de la mort. Pour lui, la mort n'est pas une idée abstraite mais une réalité physique. Dans son œuvre *For the Love of God* (2007), un crâne humain recouvert de platine et de diamants, il semble même aller jusqu'à transformer la mort en objet de luxe.

En relisant cet article, j'ai tout de suite pensé à Félix González-Torres, un artiste qui aborde lui aussi le thème de la mort, mais d'une manière radicalement différente. Né à Cuba en 1957 et décédé en 1996, González-Torres a marqué l'histoire de l'art contemporain avec ses œuvres minimalistes et profondément personnelles. Ce souvenir m'a aussi rappelé la 12^e Biennale d'Istanbul, en 2011, qui s'inspirait directement de son art. Les commissaires avaient construit toute l'exposition autour de ses œuvres emblématiques.

Parmi ses œuvres les plus connues, on trouve *Untitled (Portrait of Ross in L.A.)*, un tas de bonbons multicolores pesant le même poids que son partenaire décédé du sida.

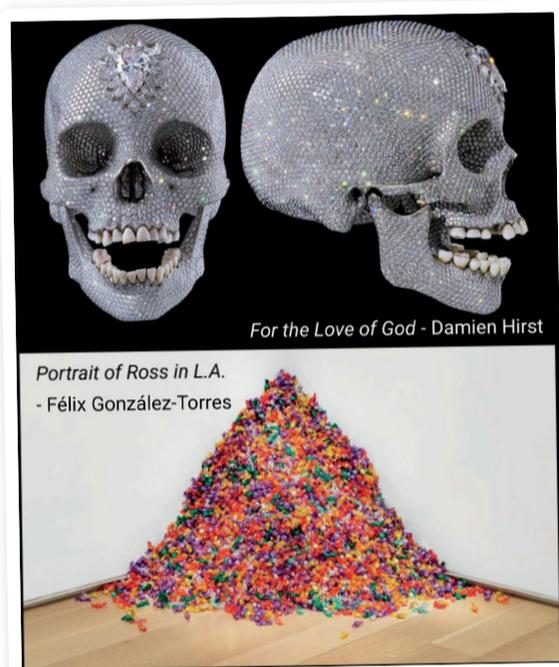
Les visiteurs sont invités à en prendre, et le tas diminue peu à peu. C'est une métaphore simple et poignante de la disparition, n'est pas ? Une autre œuvre, *Untitled (Perfect Lovers)*, montre deux horloges identiques accrochées côte à côte, avançant ensemble jusqu'à ce que l'une d'elles ralentisse. Chez González-Torres, la mort est silencieuse, lente, intime. Elle est liée à l'amour, au corps, à la mémoire.

Hirst et González-Torres abordent tous

deux la mort, mais dans des langages visuels presque opposés. Chez Hirst, la mort est matérielle. Cette approche vient sans doute de son passé, marqué par ses visites à l'École de Médecine de Leeds, où il observait des cadavres humains. La mort devient une présence physique, tangible, qu'il place sous nos yeux avec brutalité. À l'inverse, González-Torres travaille avec l'absence. Ses œuvres, souvent minimalistes, n'imposent rien mais elles suggèrent. Un tas de bonbons qui disparaît, deux horloges qui se désynchronisent... Ce sont des métaphores silencieuses mais puissantes. Nancy Spector, conservatrice au Guggenheim Museum et l'une des spécialistes ayant le plus étudié son travail, a résumé cette approche en disant que son œuvre parle toujours de la perte, mais sous une forme discrète et belle de deuil.

De la même manière, là où Hirst mise sur le spectacle, González-Torres choisit le silence. L'un cherche à choquer, à confronter ; l'autre nous pousse à ressentir, à réfléchir.

La mort est un sujet auquel je n'aime pas trop penser. Mais la manière dont ces deux artistes l'abordent rend le thème à la fois inspirant et fascinant. Ils nous rappellent chacun à leur façon que réfléchir à la mort, c'est aussi réfléchir à la vie.



Simruğ Bahadır

Mufasa, le roi de Milele

On avait découvert l'adaptation en live action du *Roi Lion* il y a quelques années. Cette fois, les cinémas accueillent un nouveau film centré sur le père du *Roi Lion*, *Mufasa*. Présentée elle aussi sous forme de live action, cette anté-suite propose une histoire à la fois poignante et mystérieuse qui suscite immédiatement la curiosité du spectateur.

Dès le début du film, on retrouve Kiara, la fille de Simba et Nala, en train de poser des questions à Rafiki, le vieux sage du royaume. Ses parents étant partis à la chasse, elle se retrouve seule avec le singe, qui décide alors de lui raconter l'histoire de son grand-père, Mufasa. Cette histoire, qui constitue le fil conducteur du film, apparaît d'abord comme tragique. Mais peu à peu, elle se révèle être le récit d'une vie marquée par le courage et la force de rassemblement d'un roi hors du commun.

Comme dans les autres films de la saga, l'humour n'est pas absent : les incontournables Timon et Pumbaa sont de retour. Par leurs gestes maladroits et leurs répliques savoureuses, ils apportent une légèreté bienvenue au sein d'un récit dominé par la douleur, la haine, la vengeance et la trahison.



L'histoire que Rafiki raconte à Kiara nous plonge dans la jeunesse de Mufasa. Avec ses parents, il rêve d'un lieu idéal, une terre appelée Milele, où tous les animaux pourraient vivre ensemble en harmonie. Cette partie de la forêt, encore inconnue, demeure comme une utopie pour la famille. Mais un jour, Mufasa s'égare à la suite d'une tempête et se retrouve dans une région du royaume où il est considéré comme un étranger. C'est là qu'il rencontre Taka, un jeune lionceau issu de cette partie de la forêt. D'abord, Taka semble l'aider, notamment lorsqu'ils croisent des crocodiles. Mais la véritable sauveuse est en réalité Eshe, la mère de Taka. Ce dernier, destiné à devenir roi, est rongé par la peur et le manque de confiance en lui. Contrairement à Mufasa, il ne possède ni le charisme ni la bravoure nécessaires pour régner. Très vite, une jalousie profonde naît en lui et grandit au fil des années, marquant le début d'un destin tragique. Finalement, Taka trahit Mufasa. Pourtant, lorsque ce dernier devient roi de Milele, il choisit malgré tout de lui laisser la vie sauve et de le laisser vivre dans la forêt. Ce geste témoigne de la grandeur d'âme de Mufasa : il n'est pas



seulement un roi puissant, il est aussi juste, généreux et capable de pardon. Il incarne parfaitement le souverain dont la forêt a besoin. Courageux, rassembleur, aimant et loyal, Mufasa s'impose comme un véritable roi, et tous les animaux de Milele se réjouissent de l'avoir pour guide.

Bien sûr, ce que j'ai raconté ici n'est qu'un résumé simplifié. Le film est beaucoup plus complexe que ce que ces quelques lignes laissent entendre. Il regorge de nuances, de symboles et de détails qu'on ne peut pleinement saisir qu'en le regardant. J'ai voulu simplement partager une petite esquisse de l'intrigue afin de donner une idée générale de ce récit poignant. Mais selon moi, ce film mérite d'être vu, surtout si vous êtes amateurs de l'univers Disney.

La réalisation de Barry Jenkins est d'une grande finesse et parvient à mêler émotion, poésie et spectacle. Quant à la bande sonore, elle est tout simplement grandiose. Réunir des compositeurs tels que Lin-Manuel Miranda, Hans Zimmer, David Metzger, Pharrell Williams et Nicholas Britell est déjà une promesse d'excellence, mais le résultat dépasse



toutes les attentes. Chacun apporte sa couleur et son énergie, et ensemble, ils créent une atmosphère musicale envoûtante, capable de transporter le spectateur bien au-delà de l'écran.

Même si vous n'êtes pas particulièrement amateurs d'animations, je suis convaincu que ce film vaut le détour, ne serait-ce que pour la richesse de ses compositions musicales et la force de sa mise en scène. C'est une œuvre qui dépasse les frontières du cinéma pour enfants. Elle s'adresse à tous les âges, à tous ceux qui savent encore s'émerveiller et réfléchir devant une histoire universelle.

En sortant de la salle, on garde en soi une émotion durable, celle d'avoir assisté à une légende qui parle de courage, de pardon et de destinée. Croyez-moi, donnez une chance à ce film : vous y trouverez bien plus que ce que vous cherchez, et vous vous laisserez emporter par une expérience à la fois visuelle et musicale inoubliable.